

une faible mortalité. Ce sont des groupes pareils qui forment les populations des vallées de la Loire et de la Garonne en France, de la Nouvelle-Angleterre et du centre des États-Unis. Des populations comme celles d'Ille-et-Vilaine et des Basses-Pyrénées en France, qui mènent encore une vie relativement simple, ou celles des parties septentrionales des États-Unis qui exploitent avec des méthodes perfectionnées des ressources encore nouvelles, ont cette haute vitalité que dénote la coïncidence d'une haute natalité et d'une faible mortalité. Dans la distribution de la population selon les occupations, le contraste est encore plus marqué. Les industries du tissage et du vêtement, beaucoup d'industries chimiques, la fonderie de caractères, usent rapidement la vitalité. Beaucoup d'employés de chemins de fer sont victimes de maladies nerveuses. L'agriculture, la sylviculture, les mines, la pêche, sont, au contraire, très favorables à la vitalité. Les hommes qui s'y livrent ont des natalités relativement hautes et de basses mortalités, si on excepte les accidents.

Les différences d'habileté sont encore plus accentuées par l'évolution démogénique que celles de vitalité. Des trois classes de personnalité viennent trois rangs psychiques. Le premier s'identifie avec la première classe de personnalité et comprend les individus dont la capacité intellectuelle dépasse la moyenne. Le second rang psychique comprend la moitié la plus apte de la seconde classe de personnalité. Il comprend tous les individus normalement doués, qui ont une capacité suffisante pour diriger des entreprises de modeste envergure, et, par suite, pour conserver leur indépendance économique. Le troisième rang rassemble la moitié la moins habile de la seconde et l'entière troisième classe de personnalité. Ces différences de capacité correspondent étroitement aux différences de fonction sociale, et, grossièrement, à celles de condition économique. Le premier rang psychique fait le travail de direction de la société dans la politique, les

affaires, les professions, la science et l'art. Le second est mentalement et moralement indépendant, mais est critique plutôt qu'original et directeur. Il accepte les avis et l'impulsion du premier, mais à sa façon, les modifiant suivant son propre jugement. Le troisième rang exécute le travail qu'on lui prépare et ne subsisterait pas sans un directeur. Économiquement, les rapports sont moins étroits. Le premier rang psychique comprend beaucoup des très riches, mais aussi des pauvres et beaucoup de ceux qui sont simplement aisés. La somme des hommes du second rang possède une grosse fraction des biens de la communauté. Le troisième rang est pauvre.

Les rapports démographiques sont encore plus compliqués. Les rangs de vitalité et les rangs psychiques ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Le second rang psychique coïncide avec le premier de vitalité et le premier psychique avec le second de vitalité.

Nous devons la théorie du système de la population surtout aux travaux du Dr Georges Hansen (1). M. Hansen identifie le premier rang de vitalité avec une population de possesseurs ruraux, comprenant à la fois des gentlemen et des paysans-proprétaires. Menant une vie salubre, assez sûrs d'une existence confortable pour ignorer l'anxiété du futur, la population des propriétaires ruraux a une vitalité surabondante et se multiplie presque dans cette raison géométrique de la première formule de Malthus. L'accroissement profite à la population des villes; il y a un continuel exode de jeunes campagnards ambitieux vers les bureaux des villes. Les forts font leur chemin dans les affaires et dans les professions, de même que beaucoup d'individus déterminés des classes laborieuses qui réussissent dans cette rude tâche de s'élever dans cette vie. La compétition devient intense. Seuls, les plus forts se maintiennent en place. Le champion malheu-

(1) Voir son livre : *Les Trois Couches de la Population*.

reux tombe au troisième rang qui, comme le second, est fourni directement par la campagne, puisque les hommes et les femmes qui n'ont ni la capacité ni l'envie de devenir des propriétaires ruraux indépendants, quoiqu'ils ne puissent espérer réussir dans les affaires, fût ce comme boutiquiers, viennent néanmoins à la ville, comme artisans, manouvriers ou domestiques.

Ainsi, selon le D<sup>r</sup> Hansen, la propriété du sol et les occupations rurales d'un côté, l'intense compétition des affaires et des professions urbaines de l'autre, sont les causes d'un mouvement de population incessant dont les phases constituent un système démotique délimité. La population rurale est la grande pépinière de la société. Les classes commerçantes et professionnelles sont les plantes choisies et transplantées dont la floraison en richesse, savoir, culture et mœurs, est le produit d'élite de la civilisation, acquis, à la vérité, au prix d'une stérilité relative. Les classes laborieuses sont composées du reste. Le niveau de la vitalité et du rang psychique auxquels elles appartiennent est maintenu bas par la perte de leurs meilleurs membres individuels, qui s'élèvent à des positions indépendantes, et par l'accession de ceux qui n'ont pas réussi au second rang.

Cette description du système démographique est à peu près exacte, mais à peu près seulement. Les statistiques la confirment en partie, mais le D<sup>r</sup> Hansen a confondu beaucoup de choses qui doivent être distinguées. En Europe et en Amérique, les villes croissent rapidement aux dépens de la campagne, mais il ne s'ensuit pas que la population urbaine est seulement un stade postérieur du développement vital de la population des campagnes. Cela ne prouve donc pas que le second et le troisième rang de vitalité, qui s'identifient avec la population des villes, ne soient que des phases postérieures du développement du premier rang, qui se confond avec la population rurale. Il faudrait, pour le prouver, montrer que la mortalité des

villes excède leur natalité et, ainsi, que sans l'immigration rurale, la population urbaine diminuerait rapidement. Si les statistiques le montraient, on ne saurait se dérober à cette conclusion que les rangs de vitalité, en tant qu'ils correspondent à la séparation des citadins et des ruraux, ne sont pas plus indépendants généalogiquement qu'ils ne le sont politiquement ou industriellement. En fait, ce qui est démontré, c'est que l'accroissement naturel de la population des villes est plus lent que celui de la population entière. En quelque mesure, la population urbaine est donc un stade postérieur dans le mouvement vital à celle des campagnes. De plus, les deux éléments ne sont, naturellement, pas séparés. Ils s'unissent continuellement en mariage, de sorte que, dans une large mesure, l'entière population des villes descend de celle des campagnes. Donc, si nous ne pouvons pas dire que le second et le troisième rang de vitalité ne sont que des stades postérieurs dans le développement du premier, nous pouvons affirmer que les trois sont vitalement connexes. Le second et le troisième dépendent du premier, qui ne dépend pas d'eux. Le troisième dépend du second, qui dépend beaucoup moins du troisième.

Cependant, l'assertion d'une identité complète entre le premier rang de vitalité et une population possédant et cultivant le sol, ne supporte pas un examen attentif, et moins encore l'assertion de l'identité entre les deux autres rangs et la population des villes. Le D<sup>r</sup> Hansen ne prétend pas que l'identité soit parfaite, mais il n'accorde pas leur juste importance aux intercalations et aux fusions. Le propriétaire du sol peut n'être pas nettement distingué du capitaliste. Dans le premier rang de vitalité, prennent place des familles, vouées aux affaires, qui n'ont pas de terres, et des familles de travailleurs qui n'ont ni terre ni capital. Au contraire, beaucoup de familles de propriétaires ruraux sont dans le second ou le troisième rang de vitalité. En outre, il n'est pas vrai que les directeurs

d'entreprises et la classe intellectuelle en général se trouvent seulement dans les villes ou que les villes aient seules des manouvriers. Les relations actuelles sont compliquées, mais les groupements et les mouvements progressistes de groupe à groupe sont, en somme, de nature à constituer un système.

La gradation et les distributions de population qui aboutissent à l'évolution d'un système démotique, amènent aussi un développement démocratique dans l'esprit social. Le rang de la population qui gagne un salaire par le labeur manuel se trouve en face de celui qui dirige les activités et accumule la richesse. Les salariés connaissent bien un point d'histoire important. Ils savent que la classe commerciale demanda jadis et obtint une part du pouvoir politique qu'avait monopolisé l'aristocratie de naissance. Ils ont vu comment les gouvernements ont été habitués à organiser les conditions économiques et à contrôler la distribution des richesses, et ils en concluent que le travailleur doit participer au pouvoir légiférant avant de pouvoir espérer participer largement aux résultats du progrès économique. Ils voient que le suffrage a été associé à la propriété du sol et à l'établissement d'impôts directs et, par conséquent, ils veulent un suffrage universel illimité. La demande a son effet, parce qu'elle est appuyée par la promesse des votes au parti qui l'exaucera, précisément comme celle des marchands du XIII<sup>e</sup> siècle fut soutenue par le don de revenus au roi. Un parti aujourd'hui, un autre demain, élargissent l'électorat en accordant le droit électoral à une section particulière des classes laborieuses, comme les Tories anglais, par exemple, l'ont étendu aux artisans des villes, les libéraux anglais aux travailleurs agricoles, et comme les deux grands partis des États-Unis l'ont étendu, l'un aux travailleurs immigrants et l'autre aux esclaves affranchis.

La démocratie ainsi établie dans l'électorat démocratise bientôt la conception des fonctions de l'État. On demande

bientôt que le gouvernement se développe en une agence gigantesque pour l'amélioration du sort des classes laborieuses. L'État est appelé à assumer de larges responsabilités sanitaires et éducatrices. En même temps, une demande toujours plus vive se produit pour un système d'impôts qui rejette tout le fardeau des dépenses publiques sur les classes aisées. Lorsque Lassalle, en 1862, comprenait l'abolition des impôts indirects dans son programme de l'ouvrier, il y avait peu d'indices que le peuple s'intéressât à la question et, par suite, l'attachement de nombreux ouvriers d'Europe et d'Amérique à la politique protectionniste fit concevoir un doute sur la justesse de la vue de Lassalle. Récemment, cependant, le mouvement pour l'impôt unique, de nombreuses expériences de taxe progressive et le scepticisme croissant des ouvriers sur les bienfaits de la protection, ont démontré que le grand agitateur ne se trompait pas.

Ces idées et ces desseins ne sont pas confinés dans la classe des salariés. Idées et desseins rallient, comme le nom de Lassalle nous le rappelle, des riches et des savants qui croient que la justice essentielle ne peut être réalisée que par la démocratie sociale. Adoptées et défendues par des esprits cultivés, les idées démocratiques transforment l'opinion et modèlent l'idéal populaire.

La démocratie accentue, sur certains points, la différenciation des populations urbaine et rurale. Cependant, la démocratie tend à établir une solidarité intellectuelle entre la ville et la campagne et contribue par là à un développement important de la constitution sociale ; un développement dans lequel la division économique du travail entre la ville et la campagne, qui a existé pendant des siècles, est secondée par une division des fonctions sociales. La campagne produit la population, l'énergie et les idées originales, ces matières premières de la vie sociale, comme elle produit les aliments et les matières

premières des manufactures. La ville combine les idées et en forme l'esprit social. En échange des courants de vie fraîche que lui envoient les fermes et les villages, elle leur renvoie les courants stimulants de la pensée et de l'enthousiasme moral. Elle accélère les instincts sociaux et éveille l'intérêt d'hommes et de femmes dont les vies étaient pénibles et monotones. Elle élève leur teneur intellectuelle et leur offre des politiques formulées. C'est rarement dans les villes que naissent les génies. Les grandes fois du monde ont germé dans le désert ou sur de hautes montagnes. Les grandes politiques sont sorties d'hommes simples. Le génie doit ses grandes découvertes et ses créations immortelles à ceux qui ont vécu avec la nature et avec le peuple simple ; mais la création et la découverte, la politique et la foi, n'ont soulevé et transformé la race que lorsqu'elles ont été façonnées par l'esprit, rendues puissantes par le cœur de la multitude.

Le progrès intellectuel et matériel n'est pas un bien sans mélange. Il coûte non seulement des efforts, mais aussi des souffrances. Toute découverte et toute invention détruit quelques entreprises et condamne des ouvriers au chômage. Tout développement de relations sociales brise des relations anciennes. De plus, ce coût du progrès est, en général, inégalement supporté. Ceux qui bénéficient de nouvelles méthodes ou de nouveaux arrangements supportent rarement le désarroi amené par la destruction du vieil ordre. Quelques-uns de ceux que déplacent les changements industriels ou sociaux trouvent une voie dans des situations nouvelles. D'autres n'ont aucune faculté d'adaptation, tombent à un niveau de vie inférieur et ne se relèvent jamais.

Le coût du progrès prend aussi la forme d'une dégénérescence morale et physiologique, amenée par l'activité excessive et la sur-stimulation de l'ambition. Plus grand est le taux du progrès, plus lourd est le coût du progrès ;

plus rapide est la marche et plus grand est le nombre de ceux qui tombent, épuisés, sur le chemin. Le progrès, comme toute autre forme du mouvement dans l'univers, réagit contre lui-même.

La dégénérescence se manifeste sous la forme protétique du suicide, du crime, de la folie et du vice qui abondent surtout dans les hautes civilisations, où la tension de la vie est extrême, et aussi dans les lieux d'où la civilisation s'est enfuie et dont la population a été raréfiée, laissant un résidu découragé pour lutter contre des conditions défavorables.

En Europe, les deux centres où le taux des suicides est toujours élevé sont Paris et le royaume de Saxe. Ce taux diminue à mesure qu'on s'en éloigne. Dans tous les pays d'Europe, sauf la Norvège, le suicide a augmenté depuis le commencement de notre siècle trop actif. En France, pour un million d'habitants, le nombre a triplé de 1827 à 1875 ; il a doublé en Prusse. En Angleterre, il a passé de 62 en 1830 à 85 en 1891. Dans le Massachusetts, la proportion était de 69 par un million d'habitants en 1851-55 et de 91 en 1881-85.

Les statistiques de la folie sont imparfaites ; mais, sans aucun doute, la folie a beaucoup augmenté dans l'espace d'une génération et augmente encore. Dans la fraction nord-atlantique des États-Unis, il y avait, en 1890, 2,385 fous reconnus par million, 1,878 dans la partie de l'ouest ; seulement 959 dans la région du centre-sud. Le taux élevé de folie dans les districts fermiers des États-Unis confirme la généralisation, si on l'interprète judicieusement. Le fermier isolé et sa famille ont commencé à souffrir d'une façon déplorable du mode de vie moderne. Ils n'ignorent plus le luxe de la ville et une vie simple ne les satisfait plus. La maison doit être ornée et remeublée, la table variée, les habits à la mode, les chevaux, les voitures, les harnais, d'un genre coûteux. L'impossibilité de continuer ce train dans les conditions actuelles de

l'agriculture empoisonne la vie et souvent détruit l'équilibre mental.

Que le crime, le vagabondage, l'ivrognerie et d'autres formes du vice augmentent avec le nombre des insuccès causés par les changements industriels, les nouvelles distributions de la population, cela est prouvé par la statistique. Comme la folie, le crime arrive le plus souvent dans des villes à population dense ou, au contraire, dans des districts ruraux presque abandonnés. Le meurtre se produit aux débuts d'une civilisation progressive ou au crépuscule d'une civilisation finissant. C'est par excellence le crime de la ville nouvelle ou de la ville en décadence. Le vol, le faux, les atteintes à l'ordre public, sont des crimes de grandes villes. Les crimes, en général, sont moins fréquents dans les communautés agricoles prospères et dans les villes de moyenne importance, où le rapport du revenu au genre de vie ne rend pas trop dur le combat pour la vie.

La dégénérescence de la population est inévitablement suivie de la dégénérescence de la constitution et de la composition sociales.

L'organisation instable de la famille romantique n'offre qu'une faible résistance à l'influence désintégrant de l'émotion morbide et de l'ambition irraisonnée. Lorsque le devoir de maintenir une tradition de famille est méconnu, que la religion n'est plus un élément de la vie domestique, que les enfants ne sont plus les bienvenus, que le mariage est envisagé comme une convenance ou un plaisir, les obstacles que met la loi à sa dissolution ne sont plus tolérés longtemps par une communauté d'hommes et de femmes égoïstes, irritables et sentimentaux et qui trouvent la vie décevante. Un appel au divorce est inévitable et, de fait, les divorces se multiplient depuis trente ans, en Europe et en Amérique.

La dégénérescence dans la constitution sociale se mani-

festes surtout dans la désintégration de la cité. En elle sont rassemblés les contrastes de la civilisation. L'énorme disparité de richesse à laquelle aboutit une industrie supérieurement organisée s'y révèle à tous les yeux. Le savoir et la culture, qui sont le fruit parfait de tout progrès humain, se trouvent vis-à-vis de l'ignorance brutale. Dans ce périlleux mélange de constitutions, intervient le facteur démoralisant de la dégénérescence personnelle. Beaucoup de riches, quoique heureusement ce ne soit pas la majorité, se jettent dans la lutte pour gagner un argent dont ils ne savent que faire, pour accomplir n'importe quoi pourvu qu'ils fassent plus qu'on a fait avant eux. Absorbés par le sentiment de leur propre importance, les dégénérés de cette classe deviennent de plus en plus exclusifs. Vivant au centre de la vie de l'humanité, ils affectent d'ignorer ses passions, ses tristesses et ses joies. Ils cherchent à s'isoler entièrement d'un monde soumis au labeur quotidien. Ils se refusent à leurs devoirs civiques, s'éloignent de la politique, bonne au plus pour le vulgaire.

D'un autre côté, beaucoup de pauvres, heureusement ne formant pas la majorité, prêtent l'oreille à l'anarchisme, cherchent un soulagement dans le rêve socialiste d'un monde où les *bons de travail* achèteront tout, sauf cet amour qu'on dit être la source de tout mal. Ils se préservent du contact des riches, caressent l'espoir d'organiser le prolétariat en une force irrésistible et de s'emparer du gouvernement.

Ainsi la civilisation est menacée de dangers peut-être aussi graves que ceux qui l'entouraient à ses débuts. Elle avait à lutter alors contre les barbares qui assiégeaient ses portes. Elle doit lutter aujourd'hui contre les sauvages qu'elle abrite.

Les limites et les réactions du progrès attirent l'attention publique, la sympathie pour les malheureux est aiguisée par la vue de la misère au milieu de la splendeur, et la